

Toinette la dernière journée de son séjour à Kuruman. Elle s'était juré de partir sans réveiller les enfants afin de leur éviter les douleurs de la séparation, mais elle n'eut pas le courage de tenir sa résolution.

Ses baisers réveillèrent les deux petites filles qui se mirent à pousser des cris de désespoir en apprenant qu'elles allaient être séparées de leur mère.

Le chef de la mission, qui voyait le mal affreux que cette scène causait à la mère et aux enfants, parvint enfin à emmener Mme Bartelle, tandis que Toinette faisait de son mieux pour consoler les petites filles. Habituees à ne jamais quitter leur mère, Cécile et Emma ne pouvaient se consoler de ne plus la voir chaque matin. Aussi, quoique plus jeunes que leur cousin Frédéric, furent-elles plus vivement affectées du départ de Mme Bartelle que le petit garçon ne le fut de celui de sa mère qu'il aimait pourtant de tout son cœur.

## SECONDE PARTIE.

### I.

A trente milles environ des montagnes de Manzoué, situées sur la rive gauche du Zambèse ou Lyambye, habite une peuplade qui appartient à la race des Batongas. A l'époque où Mme. Bartelle et ses compagnons voyageaient en Afrique, le chef ou roi de ces Batongas était un homme de cinquante ans environ, nommé Mboursémé. Il exerçait une autorité absolue sur son petit royaume. Non loin de Sérouma, sa résidence, se trouvent, dit-on, des mines d'où proviennent les pépies et la poudre d'or que certains voyageurs portugais assurent avoir vus autrefois entre les mains de quelques sauvages des bords de Zambèse.

Trois mois environ après le départ de Kuruman de Juliette et de ses amis, une caravane de marchands d'esclaves s'arrêtait à quelques portées de fusil de Sérouma.

Un *Makololo* qui faisait partie de cette caravane et parlait la langue des Batongas se présenta au palais de Mboursémé, qui n'était autre qu'une vaste case en bois. Il remit au roi quelques cadeaux envoyés par le chef de la caravane, et lui demanda une audience pour son maître, qui apporterait, dit-il, d'autres présents plus considérables. Ravi des mauvais mousquets, de la cotonnade et des fils de perles qu'on venait de lui donner, le potentia s'empressa d'accorder pour le lendemain l'audience demandée.

A l'heure fixée, Mboursémé, assis sous un baobab et entouré de sa cour, attendait le marchand d'esclaves. Ses gardes, armés de boucliers, de lances et d'assagayes, se tenaient debout derrière lui. Une vingtaine de femmes, rangées en demi cercle à côté du monarque et accroupies sur leurs talons, riaient et bavardaient avec une incroyable volubilité. Des soldats, dont cinq ou six avaient de mauvais mousquets et le reste des assagayes, formaient la haie sur le passage des étrangers.

Une espèce de héraut, peint de couleurs bariolées, annonça le marchand d'esclaves, qui arriva suivi de sept ou huit domestiques portant des cadeaux destinés au roi.

Ce prétendu marchand n'était autre que notre ancienne connaissance, M. Morany.

Sachant avec quelle méfiance les sauvages accueillent les étrangers, à qui ils supposent de perfides intentions, il avait cherché le moyen d'expli-

quer sa présence dans le pays sans éveiller leur ombrageuse susceptibilité.

Les marchands d'esclaves (qui sont le plus souvent des mulâtres portugais), visitant quelquefois ces contrées lointaines avec leur bétail humain, et payant une sorte de droit de passage au souverain dont ils traversent les Etats, Morany avait eu l'ingénieuse idée de se faire passer pour un de ces trafiquants de *bois d'ébène*, comme on dit à la côte.

Il avait acheté dans l'intérieur quelques pauvres diables accusés de sortilège ou de quelque crime de ce genre, par leur souverain, qui cherchait tout simplement un prétexte pour les échanger soit contre un fusil détraqué, soit contre quelques mètres de cotonnade ou de fils de perles.

Suivi d'une vingtaine d'esclaves et escorté par quelques *Makololos* dont il avait loué les services, Morany était ainsi parvenu à gagner le territoire de Mboursémé, où il espérait retrouver Gaspard Novéal et M. Bartelle.

Après maintes cérémonies qu'il serait trop long de décrire ici, des manœuvres de la troupe, des danses de possédés et des hurlements de bêtes féroces, les Batongas laissèrent enfin M. Morany parler au roi par l'entremise de l'interprète *Makololo*.

Mboursémé accepta les cadeaux, distribua les perles à ses femmes, s'en mit autour de la tête, s'enveloppa d'un beau morceau de serge rouge, prit un mousquet d'une main, un sabre de l'autre, et déclara au marchand qu'il était le bienvenu dans ses domaines.

Au bout de quelques minutes, il daigna faire asseoir Morany ; puis ils se mirent à causer, toujours par l'entremise du *Makololo*.

Après bien des paroles oiseuses et des questions sans nombre de Mboursémé, Morany arriva enfin au but principal de sa visite.

—N'as-tu pas à ta cour un Bazunga (blanc) qui y demeure depuis longtemps ? demanda-t-il.

—Oui, répondit le chef.

—Où est-il ?

—Que t'importe ?

—Je voudrais le voir.

—Pourquoi ?

—J'ai à l'avertir d'un danger qui le menace.

—Il doit le connaître.

—C'est impossible.

—Tamanou est possédé de l'esprit de Barouli, le dieu des Batongas. Il est sorcier et sait tout deviner.

—N'importe, reprit Morany. Des ennemis s'approchent pour le surprendre. Ce sont des Bazungas qui veulent te nuire, à toi aussi, ô puissant monarque. Ils viennent avec des paroles mielleuses et des cœurs remplis de fausseté. L'esprit du mal les dirige, et ils comptent jeter un sort sur ton peuple et sur toi.

—Dis-tu vrai ?

—Attends quelques jours encore et tu les verras paraître.

—De quel côté viennent-ils ?

Morany le regarda quelques instants sans répondre.

—Tu veux envoyer des soldats au-devant d'eux et les faire massacrer ?

—Mboursémé est un grand chef et fait ce qui lui convient.

—Je le sais ; mais si j'ai franchi les grands lacs salés des hommes blancs et le désert afin de remplir les ordres de la Divinité en te sauvant, toi et les tiens, il me faut une récompense.

—Laquelle ?

—Parmi les voyageurs se trouve une femme innocente de toutes ces mauvaises intentions. Les